

Regina Bochenek-Franczakowa

Université Jagellonne de Cracovie

Le pays de ma tendre enfance

Quand je pense à la Belgique en fermant les yeux, je me retrouve dans le pays de ma tendre enfance. J'ai vécu en Wallonie, au temps où l'une des régions du Hainaut était encore industrielle, minière. Mes parents, Zofia et Władysław Bochenek, étaient Polonais. Ils se sont connus et mariés en France après la Libération, en 1946. C'est la guerre qui a banni ma mère de Pologne, alors que mon père appartenait à la population des immigrants polonais des années 1930, qui travaillaient tantôt dans les fermes de la Picardie, tantôt dans les mines du Borinage. Władysław a travaillé, comme ses frères, dans une mine belge, peu avant la guerre.

Je suis née en France, près de Laon. J'ai eu un an quand mes parents se sont installés en Belgique où ils ont trouvé un travail qui leur a beaucoup plu : celui d'instituteurs dans les « écoles polonaises » destinées aux enfants de mineurs immigrés, vivant dans le Borinage. Ils donnaient des cours les jeudis après-midi dans les écoles communales, à part cela, les soirs, ils animaient des groupes de théâtre d'amateur et de danses folkloriques, avec des adolescents et des adultes. Toute cette activité était menée avec leurs collègues, parmi des gens encore attachés à la langue et la culture polonaise ; on cultivait les traditions, on organisait ensemble des fêtes traditionnelles, des spectacles et des exercices sportifs.

Mon enfance était donc immergée dans deux univers : polonais, celui de ma famille et francophone, celui de mon entourage – l'école et les camarades. À la maison j'étais obligée de parler polonais, mais j'étais plus habile à m'exprimer en français, chose normale pour un enfant bilingue.

Quand j'y réfléchis maintenant, je me rends compte que mes parents n'avaient pas d'amis parmi les Belges. Ils voyaient quelques membres de la famille – la sœur de mon père et la cousine de ma mère qui vivaient à Bruxelles. Le plus souvent, ils se retrouvaient parmi leurs collègues polonais, instituteurs comme eux, dont je me souviens très bien des noms et des visages.

Pour moi, ce n'était pas pareil, et pour cause. Je fréquentais l'école, d'abord la maternelle, puis la primaire. J'avais des camarades, on jouait souvent ensemble, on se retrouvait à l'école et les dimanches, après la messe.

Durant les sept années vécues en Belgique, nous avons déménagé plusieurs fois. Au début, nous habitions à Charleroi, mais j'étais trop petite pour en garder un souvenir: seules les photos en témoignent qui me montrent dans un parc, avec mes parents. Mes tout premiers souvenirs sont attachés à Châtelineau où nous avons habité successivement à deux adresses, dans la même rue. Partout où nous vivions en Belgique, c'étaient de modestes maisons louées, avec un jardin potager derrière. C'est à Châtelineau que j'ai fréquenté l'école maternelle, mais mes souvenirs de cette localité sont liés à la maison et au jardin, que jouxtait une prairie où paissaient des chevaux.

Quand j'ai atteint l'âge de six ans, nous avons déménagé à Saint-Ghislain, une ville près de Mons. C'est ici que j'ai commencé mon éducation scolaire, à l'école communale qui se trouvait alors dans un bâtiment en brique rouge, sans doute d'avant la guerre.

Ainsi en septembre 1953, munie d'un cartable et d'une ardoise, je me suis rendue à l'école. En ce temps-là, on apprenait à écrire sur l'ardoise, c'est après quelques mois qu'on nous a permis de nous servir de cahiers et de crayons car on n'avait droit à la plume qu'en deuxième classe. Je me souviens des leçons de calligraphie, de calculs, de dessin et de travaux ménagers où l'on apprenait à coudre et à tricoter. On avait tous un bulletin dans lequel notre institutrice notait des points à la fin de chaque semaine: le maximum était de dix. J'étais une élève appliquée, pourtant, le seul problème que j'aie eu à affronter, c'était... ma propension au bavardage, ce qui me valait une punition cuisante de la part de mes parents, à savoir, le refus de sucreries pendant huit jours. Pour le reste, je travaillais avec succès, grâce à quoi j'ai mérité l'honneur d'obtenir le premier prix des mains du maire de Saint-Ghislain en personne, à la fin de l'année scolaire. Mes camarades, dont je me rappelle encore les prénoms: Jacqueline, Françoise, Claudette, m'enviaient peut-être un peu, mais cela ne nous empêchait pas de nous retrouver après les classes, aux jeux de plein air, comme cela se passait à cette époque. J'avais encore une autre camarade, ma voisine Danielle,

aux beaux cheveux blonds noués en queue de cheval. On échangeait surtout nos petits trésors : je garde encore quelques petits livres minuscules de contes de Perrault que j'ai obtenus d'elle pour des bonbons.

Ces deux années scolaires passées à Saint-Ghislain n'étaient pas uniquement consacrées aux études à l'école francophone. Tous les jeudis après-midi, que mes camarades avaient libres, j'allais avec mes parents apprendre à lire et écrire en polonais. Je dois mes premières leçons à mon père, qui enseignait alors à un groupe d'enfants à Quaregnon. Pour y arriver, on prenait le tram, la navette me paraissait assez longue, mais j'ai bien aimé ces voyages avec mon père qui, pour m'égayer, inventait des histoires comiques. En seconde classe, j'apprenais avec ma mère, à Champ-des-Sarts. C'était aussi joyeux, car ma mère nous apprenait des chansons et organisait des spectacles.

J'ai toujours aimé les voyages, dont le plus long et le plus impressionnant menait à Liège : en juin, mes parents avec d'autres instituteurs polonais organisaient en plein-air des exercices sportifs où participaient les jeunes Polonais du Borinage. Le voyage durait plus de deux heures ; pour moi, c'était surtout le fait de piqueiquer dans le train qui me fascinait. Le plus souvent, pourtant, on prenait le train à Saint-Ghislain pour aller à Bruxelles ; avec mon père, c'était pour nous rendre à l'ambassade de Pologne où il enseignait aux enfants des employés. Par contre, les escapades bruxelloises avec ma mère nous conduisaient à la rue Neuve, qui était à l'époque très commerçante et animée. C'était gai, on parcourait les grands magasins où ma mère cherchait des « occasions » aux saisons des « braderies ». On se rendait aussi souvent chez ma tante où m'attendaient mes deux cousines bien-aimées, Jenny et Danny.

J'ai encore fait d'autres voyages en Belgique. L'« école polonaise » organisait des colonies de vacances pour les enfants et les jeunes, à la montagne ou à la mer. C'est ainsi que j'ai passé de beaux séjours d'été avec mes parents qui étaient engagés comme tuteurs. Je me souviens des jolis environs dans les Ardennes, des visites à la Cascade de Coo et dans les grottes de Han. Je préférais pourtant les séjours à Westende ; comme tous les enfants, j'adorais la plage et les baignades.

Les souvenirs d'enfance portent aussi la marque de quelques troubles et inquiétudes. J'ai eu surtout une peur bleue du « personnage » de « Saint-Nicolas » car en ce temps-là, « il » rendait visite, accompagné d'un « diable » effrayant. Cette « visite » m'a coûté une véritable crise de nerfs qui a duré plusieurs mois. Je me souviens aussi d'avoir eu très peur pendant les festivités de Mons où l'on promenait dans un cortège d'énormes têtes en papier mâché.

Pourtant, les beaux souvenirs des fêtes de Noël et de Pâques l'emportent ; nous les passions pour ainsi dire en deux temps. Mes parents n'ont pas maintenu la tradition du Réveillon « à la polonaise », en famille, à la maison, pour la simple raison qu'on le passait parmi les immigrés polonais – enfants, adolescents et leurs parents. Pour moi, c'était une fête collective de plus, sans cette aura de magie qui y est propre. Par contre, comme tous les enfants belges, je me levais tôt le matin de Noël pour trouver les cadeaux près de la cheminée. J'ai toujours eu de beaux jouets, des poupées mais aussi un petit piano où je pouvais jouer des morceaux peu compliqués. Quant à Pâques, j'étais obligée de chercher chocolats et bonbons dans le jardin où ils avaient été « dispersés par les Cloches de Pâques », tradition ignorée en Pologne.

J'adorais aussi les livres. Je me suis rendu compte, en y pensant plus tard, que mes toutes premières lectures étaient françaises. C'étaient d'abord des bandes dessinées et des livres d'enfant, plus tard, les romans de la Comtesse de Ségur qui m'ont beaucoup plu. Je suis bien heureuse de voir à présent sortir cette auteure de l'ombre, dans l'histoire littéraire.

Mes années d'enfance étaient imprégnées de musique. Mes parents avaient un poste de radio contenant un gramophone. J'adorais toutes les chansons françaises de cette époque, celles de Line Renaud, Annie Cordy, Tino Rossi et Luis Mariano, je les connaissais par cœur car j'aimais chanter. À la radio, on passait souvent du swing américain ; toute cette musique est profondément liée à mes souvenirs d'enfant.

La Belgique, c'est aussi pour moi toute une gamme de souvenirs liés aux goûts. Les plus typiques de ce pays, et mes préférés, c'étaient bien les moules frites. Ma mère allait une fois par semaine au marché sur la Grand'Place à Saint-Ghislain où elle achetait des moules fraîches et les faisait cuire à la manière belge. Les frites, on en mangeait partout, dans les rues il y avait des boutiques et des kiosques qui en vendaient dans des cornets en papier. Bien sûr, je raffolais des chocolats belges, mais aussi, des bonbons réglisse, des bananes et des mandarines. Je passais de longs moments devant les vitrines de la pâtisserie à regarder, le dimanche, les beaux gâteaux avec des fruits, de la gelée, ornés d'une couche de crème chantilly. Avant Pâques, on y admirait les jolis lapins, poules et œufs en chocolat blanc et brun. Tous ces goûts se sont gravés dans ma mémoire d'autant plus fortement que, revenue en Pologne, j'ai dû les oublier pour longtemps.

Il y a eu, enfin, des paysages et des cadres. J'associe le pays de mon enfance avec l'espace urbain du Borinage, qui n'était pas trop poétique : l'image des modestes maisons où nous habitions et celles des corons miniers à l'ombre des terrils noirs, n'offrait pas une toile de fond bariolée à mes souvenirs. La

Belgique de mon enfance, c'étaient aussi les hivers sans neige et les étés pluvieux, ce dont je me suis rendu compte après avoir quitté ce pays que j'aimais.

Nous sommes retournés en Pologne en 1955, au début du « dégel » politique et nous nous sommes installés en Silésie, où vivait la famille de mon père, rentrée depuis quelques années. Je revenais en Belgique toutes les fois que je le pouvais. J'y avais, et j'ai toujours, des parents et des amis que j'ai grand plaisir à revoir. Il n'était pas facile de quitter le pays de derrière le « rideau de fer », mais j'allais en Belgique toutes les fois que l'occasion se présentait lors de mes séjours professionnels à Paris. À partir des années 1990, j'ai également pu me permettre des visites privées. J'étais particulièrement émue à chacun de mes « pèlerinages » sentimentaux à Saint-Ghislain. Je retrouvais sans peine la maison que nous avons habitée, elle est toujours là, sans avoir changé. Par contre, l'ancien bâtiment de l'école n'y est plus, de même, l'aspect du centre ville a un peu changé. Je me rends compte qu'il vaut mieux s'immerger dans les images du passé.

Mes divers séjours en Belgique m'ont permis de mieux connaître les autres régions, celles de la Flandre en particulier. J'ai des contacts amicaux avec des collègues des universités de Bruxelles, Leuven, Gand et Anvers : c'est une autre partie, non moins importante, de mes affinités avec la Belgique. J'ai été fière et heureuse de pouvoir publier mon ouvrage dans la prestigieuse maison d'édition Peeters à Leuven, grâce au rédacteur de la série « La République des Lettres », le professeur Jan Herman¹. Nous avons organisé des colloques en collaboration avec nos collègues des universités belges, nous avons eu des échanges bilatéraux qui nous ont permis de nouer et entretenir ces contacts précieux.

La nostalgie des premières années de ma vie teint de tendresse tout ce que la Belgique représente à mes yeux et à mon cœur. Les cadres, les paysages, les goûts et les émotions vibrent dans mes souvenirs liés à ce pays hospitalier qui, pour moi, demeurera à jamais ma seconde patrie.

1 Voir Regina Bochenek-Franczakowa, *Raconter la Révolution*, Leuven-Paris-Dudley MA, Peeters, 2011.



Fig. 1. L'auteure avec ses parents à Saint-Ghislain.